

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

ISTRATION

EDACTION

45

AV. JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$1.00

STRICTEMENT D'AVANCE



JOURNAL QUI FAIT DANSER

Histoire d'Alsace

revenait de la fête  
 tout petit pays voisin,  
 tant seule sur son chemin,  
 délinant de la tête :  
 tout à coup un douanier  
 en lui disant : " La vieille,  
 es-tu dans ta corbeille ?"  
 " Je cache en mon panier ?  
 des bonbons... que sais-je encore ?

Qu'en d'autres ?

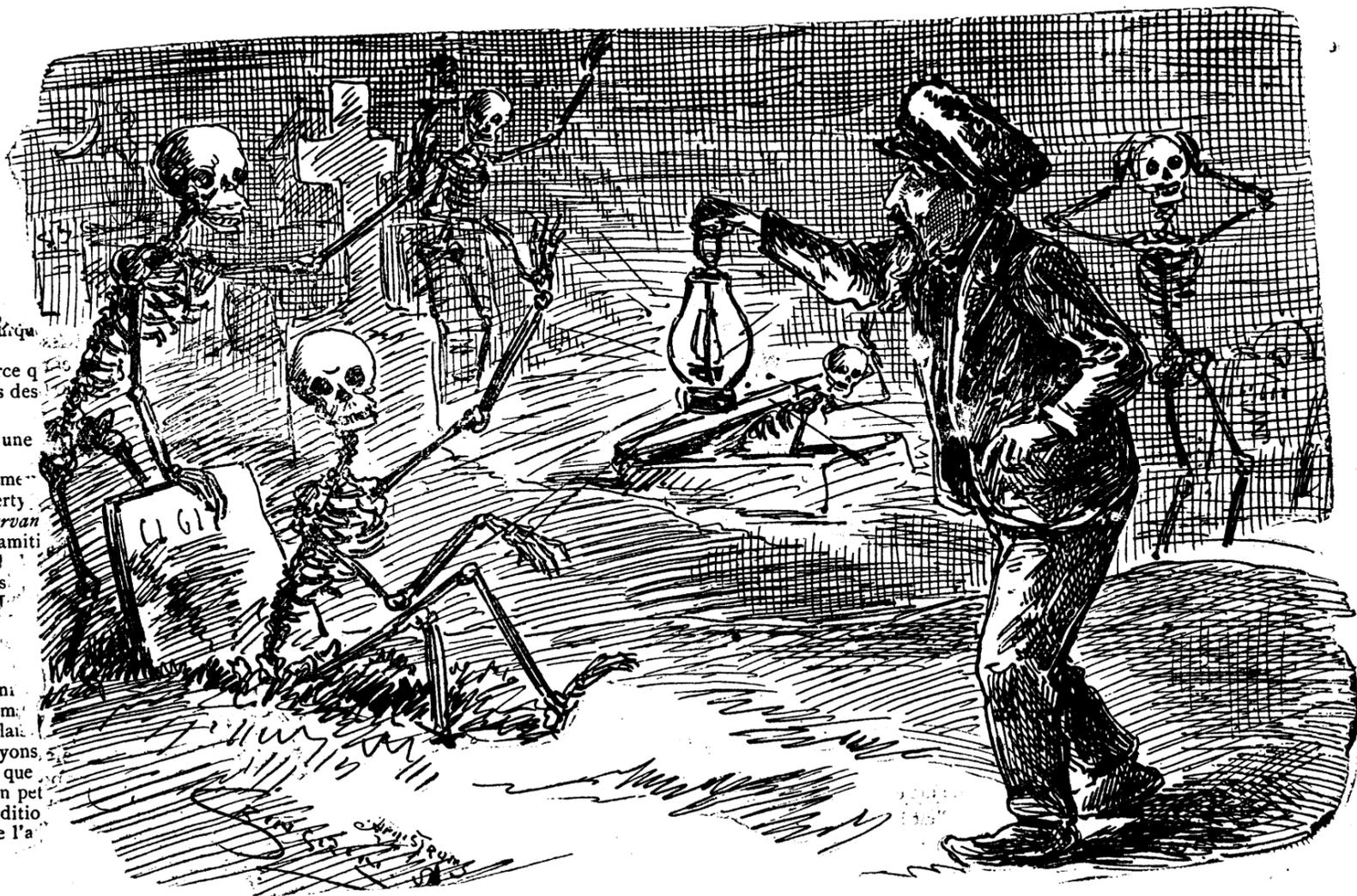
—Mais non.  
 le panier.—Cré nom !  
 ricolore !  
 etit fils.—C'est bon...  
 LE N'En les menottes !  
 le bottes  
 nbon !

DEUX GEN.

MONTREAL, SAMEDI, 24 DECEMBRE 1887

No 14

VOL. II



SCENE NOCTURNE DANS LE CIMETIERE DE LAPRAIRIE

Si  
 A l'hon. M. M...  
 PETTE—Excusez, mes amis, si je vous dérange comme ça. Je viens de faire annuler mon élection. Tout est à recommencer.  
 Si mes agents viennent vous retrouver pour voter de nouveau, ne bougez pas. Vos votes m'ont causé bien du chagrin.  
 Cons  
 gnation  
 rend m'  
 ça ?

Une table faite de corps humains

Peux: table vraiment fantastique et d'un moi m: ne effrayant se trouve, dit un conteur vais çatre trop fantaisiste, dans le palais de te à Florence. Il paraît étrange de trou- même. ette table au milieu des chefs-d'œuvre toi.  
 rt. Elle fut fabriquée par Giuseppe i, qui employa plusieurs années à l'a- r. Pour celui qui l'aperçoit elle paraît rieux travail de marbres de nuances ses, car elle ressemble à une pierre po- portant elle n'est composée que de A l'hon. aux de muscles, cœurs et intestins de humains. Il a fallu pour la fabriquer sntaine de cadavres.  
 Enten- ette table est ronde, d'une largeur d'un e de diamètre, avec un piédestal et

quatre griffes, et le tout est de chair hu- maine pétrifiée. Son auteur est mort depuis cinquante ans. Après avoir passé par les mains de trois propriétaires dont le dernier s'est suicidé et l'a arrosée de son sang, elle est arrivée au palais Pitti.  
 Sagatti était parvenu à solidifier les corps en les plongeant dans plusieurs bains miné- raux. Il obtenait les cadavres de l'hôpital. Les intestins servaient pour les ornements du piédestal. Les griffes sont faites avec les foies, les cœurs et les poumons, et conservent la couleur de la chair. La table est faite de muscles artistiquement arrangés. Autour, il y a une centaine d'yeux et d'oreilles qui produisent le plus étrange effet. Les yeux, dit-on, semblent vivants et vous regardent à quelque point que vous vous placiez. Ce

fut le travail le plus difficile de l'artiste. Il fut content de son œuvre et communiqua aux savants sa méthode.  
 Le dernier propriétaire de cette table, Giacomo Rittaboca, l'avait placée au centre de son salon et se faisait un plaisir de la montrer aux visiteurs en disant que c'était l'œuvre d'un sculpteur original, puis, le soir venu, il en expliquait la véritable origine. Une nuit de Noël, il avait réuni quelques amis, et l'on jouait aux cartes sur cette table. Rittaboca perdit et les yeux de la table le fascinaient ; il était pâle, agité ; enfin il se leva et marcha à pas pressés, puis vint se rasseoir et perdit encore, distrait par la fixité de ces regards qui le poursuivaient. On voulut le faire changer de place, on couvrit ces yeux importuns. C'est inutile, dit-

il, et il raconta à ses amis toute l'histoire de cette table composée de parties humaines. " Ce n'est pas du marbre, dit-il, c'est de la chair, de vrais muscles, de véritables cœurs. Voyez : ils sont encore vivants. Ces yeux vous parlent, je ne puis les supporter ; ils me rendront fou." Alors subitement, il prend un poignard, et, avant qu'on eût le temps de retenir son bras, il s'était frappé au cœur en disant à ses amis ! J'en suis débarrassé ! Son sang coula sur la table et son corps roula par terre. Ses héritiers furent heureux de vendre le meuble au gouverne- ment, et si le conservateur du Palais Pitti veut le prêter à l'exposition, les Américains amoureux de fortes émotions pourront être satisfaits.



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.
abonnement est de \$1.00 par année, inva-
lolement payable d'avance. Nous le vendons
ix agents seize cents la douzaine.
Toutes communications doivent être adressées
comme suit :
LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTREAL.
H. BERTHELOT, REDACTEUR.

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1887

LES CINQ TREPASSES DE LAPRAIRIE

SCENE NOCTURNE DANS UN CIMETIERE

Il est minuit !
L'hiver a étendu sur la terre son linceul
de neige et de frimas.
Le vent gémit à travers les vieux pins et
les ifs rabougris.
Pas une âme dans les rues de Laprairie.
Le silence de la nuit n'est troublé que par
les aboiements des chiens à la lune qui vient
de temps en temps montrer sa corne dans
un chaos de nuages.
Cependant une oreille exercée aurait en-
tendu dans le cimetière un bruit insolite,
c'était quelque chose comme le craquement
d'une crouté de verglas se cassant subite-
ment. Puis ce fut un long soupir qui se
perdit dans le bruissement des cyprès.
A ce soupir répondit un crépitement
étrange dans une autre partie du cimetière.
Une bourrasque violente avait déblayé la
neige près de cinq tombes. Les cinq tertres
se fendirent et donnèrent passage à des fan-
tômes terribles. Cinq trépassés venaient de
sortir de leurs fosses en agitant dans l'air
des suaires qui claquèrent avec un bruit
sinistre dans la brise. L'un d'eux se mit sur
son séant et sembla interroger l'horizon. Le
froid de la nuit l'avait saisi et ses mâchoires
se choquèrent convulsivement en produisant
un son des plus lugubres. Il appuya une
main sur la pierre froide de son tombeau et
porta l'autre à son crâne avec le geste d'un
homme qui se réveille d'un long cauchemar.
Le mort s'aperçut que quatre de ses com-
pagnons avaient comme lui soulevé le cou-
vercle de leurs cercueils et étaient sortis
pour respirer l'air glacial de la nuit.
S'adressant à un de ses compagnons :
— Il me semble, dit-il, que quelqu'un vient
de troubler notre repos. Qui est-ce qui
pourrait bien venir nous faire visite à cette
heure de la nuit ?
— Vous avez raison, répondit son voisin,
en se levant près de sa pierre tumulaire. J'ai
distinctement entendu une personne qui
ouvrait la porte du cimetière.
— Tenez, regardez un peu de ce côté, là-
bas près de ce sarcophage. Ne voyez-vous
pas un homme avec un fanal ? c'est lui qui
est venu nous déranger. Holà ! Holà !
l'homme ! que venez-vous faire à cette heure
dans le dortoir des morts ?
Le vivant, qui s'avancait vers les cinq tré-
passés leva sa lanterne comme pour lancer
ses rayons dans la partie la plus éloignée du
cimetière et se posa l'index de la main
droite sur les lèvres en disant :
— P'stt, P'stt ! silence ! c'est moi, ne
craignez rien. Je suis venu jaser une minute
avec vous. Je n'ai aucune mauvaise inten-
tion à votre égard. Laissez-moi m'appro-
cher. Ne vous dérangez pas.

Le vivant s'approcha de l'endroit où
étaient les cinq trépassés et la conversation
suivante s'engagea entre les six personnages.
1ER MORT.—Voyons, qu'est-ce qu'il y a ?
Pourquoi nous avoir éveillés ? Dépêchez-
vous, il fait un froid de loup. Je crains
d'attraper une fluxion.
L'HOMME.—C'est moi qui suis, ou plutôt
qui étais le représentant du comté de La-
prairie dans la chambre de Québec. Je m'ap-
pelle Goyette.
2EME MORT.—Ah ! c'est un de vos agents
qui est venu me réveiller l'été dernier pour
aller voter pour vous. C'est un beau coup
qu'il m'a fait faire là ! On m'entraîne dans
une auberge sans licence de St. Constant, on
m'y fait boire de la boisson à plein " tom-
bleur." On me dit de voter pour vous et puis,
lorsque je fus plein comme un œuf, on me
laissa seul pour regagner mon logis. J'ai eu
toutes les misères du monde à retrouver mon
trou dans le cimetière. Je me suis rendormi
une jambe à l'air et aujourd'hui j'ai un rhu-
matisme qui me fend le tibia. On ne m'y
reprendra plus à sortir pour voter.
3EME MORT.—Qu'est-ce que vous nous vou-
lez ? parlez vite. Je grelotte ici depuis dix
minutes. Ho ! dépêchez-vous ?
M. GOYETTE.—Je suis venu, mes amis,
vous annoncer qu'il va y avoir une nouvelle
élection dans le comté. J'ai saisi l'occasion
des fêtes de la nouvelle année pour venir
vous remercier de la bonté que vous avez
eue de sortir du cimetière pour enrégistrer
vos voix en ma faveur.
4EME MORT.—Ce n'était pas la peine, M.
Goyette. On ne m'y rattrapera plus à sor-
tir de ma fosse où j'étais si tranquillement
couché pour aller courir la galipote avec
vos cabaleurs.
M. GOYETTE.—Arrêtez donc un peu, vous
ne me donnez pas le temps de m'expliquer.
Je suis venu tout honnêtement vous dire que
si quelqu'un se présente chez vous en mon
nom pour vous demander d'aller au poll,
ne vous dérangez plus. Vos votes ont été
cause que je ne suis plus député du comté
et que je pourrais bien être déqualifié pour
sept ans.
5EME MORT.—Vous pouvez compter sur
moi, M. Goyette. Je vous donne ma pa-
role que je ne bougerai pas de mon tom-
beau. L'idée de sortir ! On risque de se faire
prendre par les étudiants en médecine et de
se faire disséquer ! Ces sorties-là ne nous
font aucun bien parce qu'on n'a pas de per-
mission de revenir sur la terre. St. Pierre
n'a qu'à se fâcher et on se trouvera dans un
joli pétrin.
M. GOYETTE.—Dites aussi à tous vos
autres camarades de ne plus écouter les
agents d'élection qui viendront les blaguer
avant la votation. Le vote du cimetière
serait la mort de ma candidature.
1ER MORT.—C'est bien, c'est bien. Allez-
vous finir ? Fichez-nous la paix. Notre de-
vise est Requies cat in pace. C'est le repos
qu'il nous faut. Fichez le camp d'ici au
plus coupant sinon nous allons vous gar-
rocher avec de vieux crânes et des mottes de
terre gelée.
2EME MORT.—Si quelqu'un vient encore
nous chercher pour voter nous lui répondrons
en chœur : we cant go yet.
M. GOYETTE.—Bonne nuit, mes amis, je
repréends le chemin de tantôt.
Un nuage opaque voila le disque de la
lune. Une rafale éteignit la lumière du
fanal de M. Goyette, les trépassés retour-
nèrent s'allonger dans leurs fosses et le si-
lence régna dans le cimetière de Laprairie.
Cœur sensible.
—Notre excellent ami, va-t-il mieux ?
—Pas beaucoup mieux, chère madame.
Il a une inflammation si mal placée.
—Ah !
—On vient de lui appliquer une douzaine
de sangsues.
—Les pauvres bêtes !

Un traité de Civilité.
Nous avons trouvé ces jours derniers une pe-
tite brochure rongée par la vétusté et portant
le titre Civilité honnête et chrétienne. Cette
brochure a été imprimée à Epinal en 1722.
Le premier chapitre de la civilité est une
espèce de préambule où il est dit que le com-
mencement de la civilité chrétienne est de
connaître Dieu et tous les dogmes de l'é-
glise. Nous ne contesterons pas la vérité de
cette assertion. On lit ensuite plusieurs
règles générales sur la manière dont il faut
gouverner les différentes parties du corps
humain. Pour la tête : —
(Nous citons textuellement). " Il est mal-
propre d'avoir des poux et des lentes, de
gratter sa tête et son corps en présence d'au-
trui ! La coutume n'excuse pas, et il n'y a
point de nécessité qui le permette.
.....Il est inutile de secouer ses cheveux
et d'y mettre souvent la main pour les reje-
ter par derrière, ou les rapprocher de son
visage, les friser ou les peigner en compa-
gnie."
Sauf des poux et lentes, qu'on ne ren-
contre guère que dans les mauvaises compa-
gnies, pour tout le reste la recommandation
n'est pas surperflue.
En parlant des oreilles, il est dit :
" Qu'elles soient ouvertes aux bonnes ins-
pirations, à la parole de Dieu et à toutes
sortes de bons conseils ; qu'elles soient bien
fermées à la vanité, aux flatteries, aux mé-
disances...Il faut de temps en temps les net-
toyer avec un cure-oreilles doux et bien fait,
n'y mettre jamais de la graisse, ni de
l'huile.
La première partie de ces conseils sera
toujours exactement suivie des sourds ; la
seconde ne peut que l'être de tout le monde,
y ayant surtout la circonstance engageante
du cure-oreilles doux et bien fait.
" Avoir le nez morveux, se moucher sur
son bras, sur sa manche et dans ses habits,
est le fait des gens sales et dégoûtants."
Cela est évident, et ce qui ne l'est pas
moins c'est que :
" Il est incivil de se moucher avec ses
doigts ; on doit le faire avec un mouchoir, en
se détournant un peu, sans regarder dans son
mouchoir. S'il y a quelque chose à terre, il
faut marcher dessus au plus tôt."
Ne sortons pas du nez :
" Si l'on éternue en présence d'autrui, il
faut se découvrir la tête, se détourner un peu,
mettre son chapeau, son mouchoir, sa main
ou sa serviette au-devant, et aussitôt que la
violence en est passée, on doit saluer ceux
qui nous ont salué ou dû saluer, quodqu'ils
n'aient rien dit, les remercier et leur deman-
der excuse de l'importunité. Tout cela peut
se faire en saluant la compagnie, sans se le-
ver.
Souffler haut des narines et ronfler est le
propre d'un homme plein de colère ou bien
échauffé. Il faut excuser ces sortes de per-
sonnes et celles qui respirent avec difficulté.
Parler du nez est une chose indécente, et on
s'en moque ; froncer le nez n'appartient
qu'aux moqueurs et à ceux qui font la cigo-
gne par derrière.
On ne doit pas s'efforcer pour éternuer
haut, ou redoubler sans nécessité, pour mon-
trer ses forces ; cela marque un homme sans
jugement et sans respect.
Retenir le son naturel de l'éternuement
est plus civil que sain.
Ne présentez jamais votre mouchoir à per-
sonne quelque blanc qu'il soit et quelque be-
soin que l'on en ait."
Malheur à qui ne sentirait pas la vérité de
tous ces préceptes ! Le dernier surtout qu'une
charité mal entendue à l'égard d'une per-
sonne qui n'aurait pas son mouchoir, pour-
rait nous exposer à oublier.
(à continuer.)
Toto commence à épeler. Aussi, quand il
sort avec sa mère, se fait-il une joie de lire
toutes les enseignes.
L'autre jour, il s'arrêta le nez en l'air de-
vant un café de la rue Saint-Lazarre.
—Eh bien, lui dit sa maman, qu'est-ce que
tu regardes ainsi ?
—Je lis, répliqua gravement Bébé.
Puis, changeant de ton :
—As-tu remarqué, dis, petite mère, comme
il y a des gens, à Paris, qui s'appellent Es-
taminet ?

Eloge funèbre de Michel Morin
Bedeau de l'église du lieu et village de Beau-
séjour en Picardie, décédé le 1er mai 1737,
prononcé en honneur du défunt, en présence
de tous les habitants de ce lieu, le jour
de son enterrement.
Omnia homo mortalis.
Nous sommes tous mortels : il y a long-
temps, mes chers frères, que j'ai fait cette
réflexion importante. Nous sommes morte-
et sujets à la mort, parce que nous sommes
hommes : Omnia homo mortalis. Les siècles
passés nous fournissent des livres qui nous font
connaître que les Alexandre, les César, ces
hommes redoutables, ces guerriers si terri-
bles, et tant d'autres hommes d'un rang dis-
tingué sont morts : Omnia homo mortalis.
Cependant, toutes les lectures que j'ai faites
ne m'ont pas tant touché que la mort du
pauvre Michel Morin m'afflige aujourd'hui
comme vous le savez.
Ce fut hier qu'il trépassa, hier la mor-
termina son sort ; il mourut enfin à la fleur
de son âge, et nous ne le verrons plus. Jeu-
dernier, il était dans son jardin, il me fit
Hem ! hem ! qu'en dites-vous, n'ai-je pas
bon appétit ? en mordant dans un gros crou-
ton de pain frotté d'ail, et le mangeant à
belles dents avec deux mains : hélas ! mes
chers frères, qui l'aurait cru ? le voilà mort
et nous ne le verrons plus ; nous faisons tous
une grande perte, car lui seul sonnait la clo-
che, coupait le pain bénit, allait à l'offrande
et chantait au lutrin ; lui seul chassait les
chiens de l'église, enfin c'était l'Omnia homo
de notre village. Ha ! ha ! oui, riez, pau-
vres idiots que vous êtes, riez, riez, il y a
bien à rire ; vous faites bien voir que vous
êtes, et que vous ne savez pas le latin ; car
si vous aviez étudié en classe, vous sauriez
qu'Omnia homo veut dire un homme à tout
faire ; mais parce que vous êtes des igno-
rants, vous croyez que Michel Morin était
un sot, à cause qu'il portait une chemise
rouge et des bas blancs ; voyez la belle con-
séquence ! Si vous me voyiez quand je me
lève avec un bonnet de nuit et un caleçon,
vous diriez donc que je n'ai point d'esprit :
l'habit ne fait pas le moine..... Si Michel
Morin eût été un homme de qualité, on au-
rait écrit ses actions en gros caractères dans
les gazettes, mais parce que c'était un hom-
me de village, habillé en paysan, tout ce
qu'il faisait n'était pas remarqué ; cepen-
dant, on n'a jamais rien vu de plus admi-
rable dans les histoires. Faites attention à
ceci.
Un jour, le fils et le gendre du grand
Colas se battaient dans le jardin pour des
prunes, et ces deux garçons s'arrachaient
les cheveux et se donnaient des coups de
poing ; Michel Morin s'en aperçut ; aussitôt
d'un air délibéré il sauta par dessus la
haie, zeste, il vous les prit tous deux par le
chignon, donna un coup de poing à l'un, un
coup de pied à l'autre, piffe, paffe, les sépara,
jeta leurs chapeaux dans la rue et il n'en fut
plus parlé. Voilà comme Michel Morin avait
de la charité pour son prochain ; car, sans
lui, ils se battraient encore, et vous ne les
empêcheriez pas, pauvres gens que vous
êtes ! Si je vous disais ici des fables ou des
histoires du temps passé, vous pourriez dire :
on nous en fait accroire, ce sont des contes
à dormir debout ; mais je vous parle de no-
tre temps. Par exemple, qu'y avait-il de plus
fort que de voir faucher un pré à Michel
Morin ? Sitôt qu'il mettait son pourpoint
bas, il prenait sa faux à deux mains et fau-
chait tout à l'entour de lui, et friste et freste,
tout d'une haleine jusqu'au bout du pré ; et
sans perdre de temps, il prenait sa pierre
pendue à son côté dans une gaine et zeste et
zeste ; ensuite, il crachait dans ses mains,
et tête baissée, il recommençait tout de nou-
veau ; vous eussiez dit qu'il allait tout abat-
tre ; voilà pourquoi on l'appelait le grand
abatteur de chènes. C'était la terreur des for-
êts ; avec une serpe, friste, freste, il cou-
pait des branches tout entières ; jamais on
n'a vu un tel ouvrier ; cric crac, en deux
tours de main, voilà un fagot bâti, mais des
fagots ! des fagots en conscience ! Les fa-
gots de Michel Morin étaient de bons fa-
gots ; ce n'étaient pas de ces fagots fourrés
de feuillage, ni de ces petits méchants fa-
gots comme en vendent les marchands ; ses
fagots étaient des fagots bien fagotés, les
mieux fagotés de tous les fagoteurs de fa-
gots. Que peut-on voir de plus merveilleux.
Y a-t-il un homme sur terre qui ressemble à
Michel Morin ? Non, il n'y a pas son pareil
dans les airs ; c'est ce que je vous ferai voir,
car je me lasserai jamais de dire que c'est
un véritable Omnia homo.
Michel Morin était admirable dans les
airs : je me souviens à propos (quelqu'un
d'entre vous y était), il y aura dimanche
deux ans, comme on faisait le prône, ha !
vous en souvenez-vous, lorsque les oiseaux
faisaient leurs nids dans la voûte de l'é-
glise ? Ils faisaient un tintamarre si grand
qu'on ne pouvait entendre le prône ; vous
regardiez ces animaux tout debout, les bras
croisés et comme des statues, et vous n'o-

L'aff
Si p
montu
y renoi
On coi
comme
allait tré
petites
tête, le M
les rangs
d'armes.
L'expéd
Pendan
lions int
rra d

siez les chasser. Il n'y eut que Michel Morin, l'*Omnis homo*, qui, par son adresse et son courage, trouva le moyen de les faire sortir; et voici comment il s'y prit: il sortit du chœur, il ouvrit la porte de l'église, prit la perche à ôter les araignées, il monta sur un banc, et freda et fredon, et bute et haie, et tu en auras, et tu t'en iras, et tu ne t'en iras donc pas: il fit comme cela d'un bout à l'autre de l'église, et en chassa tous les oiseaux et oisillons, renversa tous leurs nids, sans qu'il en restât ni frique ni fraque. Hé bien! sans Michel Morin où en serions-nous? Dame, il n'y allait pas de main morte, c'était un généreux champion; c'est pour quoi vous devez profiter de ses belles actions.

Mais parlons plus sérieusement. Michel Morin, avec sa mine à peindre et sa prestance magistrale, vêtu de son habit des dimanches, ressemblait à l'avocat de la paroisse. Ce n'est pas tout, il était encore grand carillonneur. Tout le monde, le jour de la fête, venait l'entendre carillonner; vous l'avez entendu carillonner vous-mêmes; il faisait dire à nos cloches tout ce qu'il voulait, vous eussiez dit qu'elles parlaient; cependant il ne savait pas la musique; et comme disait sa pauvre mère: c'était bien dommage qu'il n'aurait pas été à l'école, car il eût passé les sciences, s'il en eût été capable. Mais enfin, pour en revenir à nos cloches, il carillonnait bien gentiment, il prenait les cloches avec les pieds, dans ses mains, et il se trémoussait comme un perdu: don, din, don, din, don, tir li, tir li du bon, à boire à Michel Morin. Que tu es merveilleux! le grand *Omnis homo*, le grand homme à tout faire!

Il avait une constance tout-à-fait héroïque, c'est ce qui fit dire à un savant homme, qui passait par ici, que dans une extrême nécessité, il aurait parlé au roi; et en effet, ce n'était pas un sot, comme vous; il débitait sa marchandise comme une merveille; il savait le plain-chant comme un oracle, il déchiffrait une antienne mieux que personne, et portait la chape comme un évêque, car il avait bonne mine et se carrait en marchant, plic plac; il n'avait que des sabots, ce n'était pas par vanité, puisque son beau-père était cordonnier. Il avait la voix si terrible et si belle que dès qu'il commençait à chanter, tous les chiens s'enfuyaient de l'église.

Un jour, il prit un fusil sur ses épaules pour aller à la chasse: quand il fut au bout de la haie à Jean Michaud, il coucha un lièvre en joue: pouffe, il le tua, il sauta le saut et le prit, l'emporta, le larda, l'embrocha, le fit cuire, le mit dans un plat, le servit sur la table et le mangea!

O l'excellent homme! ô le bon mangeur! l'admirable *Omnis homo*! Trouvera-t-on son pareil? Non, car il était au poil et à la plume. Vous l'avez vu sans pareil sur la terre et dans les airs: il était encore pire dans les eaux, il était partout intrépide comme vous l'allez voir.

Michel Morin, mon fidèle ami, était zélé depuis longtemps pour me rendre service jusqu'au suprême degré. Voyant un jour quatre de mes amis qui venaient pour manger ma soupe, je pense que c'était la veille ou surveille d'une fête ou d'un dimanche; mais n'importe, il suffit que c'était un jour maigre et que je n'avais pas de quoi les régaler; aussitôt qu'il connut ma peine, il se dépouilla tout nu et se jeta à corps perdu dans la rivière. Nous crûmes qu'il était noyé; point du tout, dans un moment il revint à bord à la nage, avec de grands poissons longs comme d'ici à demain. Hé bien! dit-il avec sa mine riante, qu'en dites-vous? Dame, c'est que les gens du roi ne sont pas des sots: et sans perdre de temps il troussa ses manches jusqu'aux coudes et les basques de son justaucorps, ensuite il tira son couteau de sa poche, cracha dessus, l'aiguisa sur le pavé, et frista, frista, éventa un gros brochet, nous en fit une matelote avec une sauce si bonne, qu'on s'en léchait les quatre doigts et le pouce. O l'excellent cuisinier que Michel Morin! Je ne me lasserai jamais de dire que c'était un excellent *Omnis homo*.

Je finis par la dernière et belle action de sa vie, qui prouve bien son grand cœur, son adresse et son peu d'intérêt: le pauvre homme gagea qu'il irait dénicher des pies sur le grand orme; il y monta pour son malheur sans échelle; quand il fut au bout de l'arbre, il s'écria: J'ai gagné et tourna la tête, montrant le nid; mais la branche se cassa, cric crac, échappa bras et jambes, et s'écarbouilla le cœur au ventre. Ha! pour chopine Michel Morin, que tu est mort à bon marché! Il est vrai qu'il n'était pas intéressé, car il aurait couru un lièvre pour un demi setier de vin; d'ailleurs point glorieux, il buvait avec le premier venu qui lui payait chopine.

Pleurons, pleurons donc la mort de Michel Morin, à cause de la perte que nous faisons: n'oublions pas les belles actions qu'il a faites dans sa vie; par exemple, son grand zèle pour le bien public, en chassant les vaches du cimetière, en séparant les gens qui se battaient pour des prunes; sa bonne foi à faire des fagots; son adresse à faucher des prés; son industrie à chasser les oiseaux de



M. McShane fait un nez lorsqu'on lui signifie un document pour le disqualifier. Ses collègues sont enchantés de l'affaire et ne peuvent s'empêcher de rire.

l'église; sa disposition surnaturelle à la chasse; son intrépidité à pêcher; son habileté à faire des saucés: que dis-je? j'oublie son instinct naturel à carillonner! car en deux enjambées, il grimpeait tout d'un coup au clocher, c'est pourquoi je vous exhorte à bien instruire vos enfants des merveilles de Michel Morin; bercez les des belles choses que vous venez d'entendre, endormez les avec les chansons qu'il faisait dire à nos cloches, car c'était un grand homme dans sa pauvreté.

COUPS D'ARCHET

Après les prières et les chants d'usage, un certain ministre passe le chapeau à toute la congrégation. De retour à sa tribune, il s'aperçoit que rien n'est tombé dans le chapeau. S'adressant alors à ses administrés; à genoux, Frères dit-il, et remercions le ciel de ce que je n'y aie pas tout de même perdu mon chapeau.

Six mois d'abonnement sont offerts à la personne qui nous donnera l'épellation correcte du nom Neagélé. *La Presse, La Patrie, La Minerve* l'épellent en quatre manières différentes, Neaglé, Néglé, Naeglé, Naégélé. Néglé gens quelque part.

Un vieux juge passe la veillée chez un jeune avocat qui logeait au deuxième étage. En s'en allant il tombe du haut en bas de l'escalier.

L'avocat le relève en disant: —Votre honneur a-t-il dû mal? —Mon honneur n'en a pas, mais mes jambes en ont, fit le magistrat en sortant.

WILFRID'S PARLOUR

Le restaurant le plus chic de Montréal et service des plus chouettes. Cet établissement se recommande au public pour sa spécialité d'huitres en écaille. Les huitres servies aux clients ont été choisies à la main et elles arrivent dans un état de fraîcheur des plus parfaits. Soupe aux huitres préparées en trois minutes.

Wilfrid Théoret, Propriétaire.

No. 94 rue St-Laurent.

—Eh bien, qu'avez-vous trouvé dans votre chaussette, le jour de l'an? demandait-on à un vieux célibataire. —Un trou! voilà tout.

Eva reçoit des étrennes de son amoureux. —Arthur, dit-elle, ne gagne que sept piastres par semaine. Le médaillon qu'il m'a donné ne peut être pur or. Je vais le montrer à mon bijoutier.

Jules César se mouchait dans les plis de sa toge. Charlemagne se mouchait sur sa manche. Hugues Capet reniflait. Nous connaissons un membre du cabinet Mercier qui se mouche avec les doigts. Nous l'avons surpris à l'œuvre, au coin de la rue St. Jacques et de la côte St. Lambert.

On est en classe: Dans les éléments latins. Le petit P..., de Lachine, traduit son *Epitome* de vive voix. Il arrive aux mots "abluit pedes suos," dans le chapitre où il est question du vieux Tobie.

Ignorant la signification du mot "pedes," il cherche dans le vocabulaire à la fin du volume et il trouve *Pes, pedis*, s. m., pieds; *Pedes*, s. m., fantassin. Enfin il traduit: *Abluit pedes suos*. Il lava ses fantassins.

Dans un restaurant de Québec. —Garçon, enlevez cette bière, elle est trouble.

Le garçon (sans bouger).—Pardonnez, monsieur fait erreur. Monsieur s'est trompé. C'est le verre qui est sale. La bière est excellente; goûtez y.

La Cour Suprême à San Francisco vient de décider qu'une baleine de moyenne grosseur vaut \$7,000.

Un nommé James Wood, dans le Kansas, était en train de sermonner un blasphémateur, lorsque la foudre lui tomba sur la tête et le tua instantanément. Cela paraît comme une leçon de catéchisme donnée à brousse-poil.

AFFAIRE FAHEY-NAEGELE.

Il est survenu une nouvelle complication dans l'affaire des détectives. Wilson, comme nos lecteurs le savent, n'était pas le nom du principal acteur dans le drame qui a tant ému les autorités. Son véritable nom a été donné au vrai Brazeau, en reconnaissance de la bonté qu'il a eue de lui vendre comme à des prix qui lui faisaient croire que lui aussi était un burglar. Lisez ses prix: Cigares Crème de la Crème 5 cts., El Padre de Davis & Fils 5 cts., Artiste de Goulet Frères 5 cts., Petit Bouquet Smodule 5 cts., Flor Fina Alexandria 5 cts., Crème spéciale "tin foil" 4 pour 25 cts., Canvass Back Petit Bouquet 4 pour 25 cts., El Padre Petit Bouquet 4 pour 25 cts. Le reste des prix est en harmonie avec cette liste. Le vrai Brazeau est toujours au No. 47, rue St. Laurent.

Anna et Sophie se sont rencontrées hier dans le salon de madame Bisquanquoïn et ont parlé de leur amie Marie-Louise.

Anna.—Le mariage que l'on croyait cassé est repris. Son amant dit aujourd'hui qu'elle pue bon.

Sophie.—Mais, c'est impossible. Ce qu'il lui reprochait était impardonnable.

Anna.—Tout va bien maintenant. Elle achète les parfums les plus délicats, le White Rose, le Jockey Club, le Yang y Lang, chez McGale, 2123 rue Notre-Dame, où ils se vendent à bien bon marché.

On trouvera toujours à la pharmacie McGale les parfums suivants: Kuli-Kuli Violette, Martha Washington, Spanish Jasmína, Florida Breeze, Stephanatis, et le musc donc. Après ça tirons l'échelle.

Histoire d'Alsace

Elle revenait de la fête  
D'un tout petit pays voisin,  
Courant seule sur son chemin,  
En dodelinant de la tête:  
Quand tout à coup un douanier  
L'arrête en lui disant: "La vieille,  
Que caches-tu dans ta corbeille?"  
—Ce que je cache en mon panier?  
Mais... des bonbons... que sais-je encore?  
Des joujoux.

—Rien d'autres? —Mais non.  
L'homme ouvrit le panier.—Cré nom!  
Un sucre d'orge tricolore!  
—C'est pour mon petit fils.—C'est bon...  
Tais-toi, vieille, ou bien les menottes!  
Puis, à coups de talon de bottes  
Il met en morceaux le bonbon!

Lors, dodelinant de la tête,  
Triste elle reprit son chemin.  
D'un tout petit pays voisin  
Elle revenait de la fête.  
  
Bonne maman, n'ayez pas peur,  
Qu'importe un bonbon tricolore!  
Le nom de France qu'il adore,  
Votre bébé l'a dans le cœur.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille. Prix d'abonnement un an, \$2.50; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal.

Un marchand en gros de la rue St. Paul disait hier à un de ses amis: Lorsqu'un client hésite à me donner une commande, j'ai un moyen assuré de le décider à acheter. Je l'invite à prendre un verre de vin ou de bière au restaurant Commercial de Louis-Bergevin, No. 127 rue McGill, coin de la rue St. Paul. Toutes les liqueurs et tous les cigares sont de la première qualité et plaisent infailliblement aux connaisseurs.

LOTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le Mercredi, 21 Décembre '87

— SERA DE — \$60,000.00

COUT DU BILLET  
Première Série . . . \$1.00  
Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix.

Le Secrétaire,  
S. E. LEFEBVRE,  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

J. N. LAMARCHE  
RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-TERESE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel  
MONTREAL,  
Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin  
promptitude, et à prix très modérés.

## TARTARIN de TARASCON

TROISIÈME ÉPISODE

## CHEZ LES LIONS

V

Au premier moment, Tartarin trouva cela touchant; cette fidélité, ce dévouement à toute épreuve lui allaient au cœur, d'autant que la bête était commode et se nourrissait avec rien. Pourtant, au bout de quelques jours, le Tarasconnais s'ennuya d'avoir perpétuellement sur les talons ce compagnon mélancolique, qui lui rappelait toutes ses mésaventures; puis, l'aigreur s'en mêlant, il lui en voulut de son air triste, de sa bosse, de son allure d'oie bridée. Pour tout dire, il le prit en grippe et ne songea plus qu'à s'en débarrasser; mais l'animal tenait bon... Tartarin essaya de le perdre, le chameau le retrouva; il essaya de courir, le chameau courut plus vite... Il lui cria; "Va-t'en!" en lui jetant des pierres. Le chameau s'arrêtait et le regardait d'un air triste, puis, au bout d'un moment, il se remettait en route et finissait toujours par le rattraper. Tartarin dut se résigner.

Pourtant, lorsque après huit grands jours de marche, le Tarasconnais poudreux, harassé, vit de loin étinceler dans la verdure les premières terrasses blanches d'Alger, lorsqu'il se trouva aux portes de la ville, sur l'avenue bruyante de Mustapha, au milieu des zouaves, des biskris, des Mahonnaises, tous grouillant autour de lui et le regardant défilé avec son chameau, pour le coup la patience lui échappa: "Non! non!" dit-il, "ce n'est pas possible... je ne peux pas entrer dans Alger avec un animal pareil!" et, profitant d'un encombrement de voitures, il fit un crochet dans les champs et se jeta dans un fossé!...

Au bout d'un moment, il vit au-dessus de sa tête, sur la chaussée de la route, le chameau qui filait à grandes enjambées, allongeant le cou d'un air anxieux.

Alors, soulagé d'un grand poids, le héros sortit de sa cachette, et rentra dans la ville par un sentier détourné qui longeait le mur de son petit clos.

VII

## Catastrophes sur catastrophes.

En arrivant dans sa maison mauresque, Tartarin s'arrêta très étonné. Le jour tombait, la rue était déserte. Par la porte basse en ogive que la négresse avait oublié de fermer, on entendait des rires, des bruits de verres, des détonations de bouchons de champagne, et dominant tout ce joli vacarme une voix de femme qui chantait, joyeuse et claire:

Aimes-tu, Marco la Belle,  
La danse aux salons en fleurs...

"Tron de Diou!" fit le Tarasconnais en pâissant, et il se précipita dans la cour.

Malheureux Tartarin! Quel spectacle l'attendait... Sous les arceaux du petit cloître, au milieu des flacons, des pâtisseries, des coussins épars, des pipes, des tambourins, des guitares, Baïa debout, sans veston bleu ni corselet, rien qu'une chemisette de gaze argentée et un grand pantalon rose tendre, chantait *Marco la Belle* avec une casquette d'officier de marine sur l'oreille... A ses pieds, sur une natte, grevé d'amour et de confitures, Barbassou, l'intâme capitaine Barbassou, se crevait de rire en l'écoutant.

L'apparition de Tartarin, hâve, malgré, poudreux, les yeux flamboyants, la chechia hérissé, interrompit tout net cette aimable orgie turco-marseillaise. Baïa poussa un petit cri de levrette effrayée, et se sauva dans la

maison. Barbassou, lui, ne se troubla pas, et riait de plus belle:

"Hé! hé! monsieur Tartarin, qu'est-ce que vous en dites? Vous voyez bien qu'elle savait le français!"

Tartarin de Tarascon s'avançant furieux:

"Capitaine!"

"Digo-li qué vcugué, moun bon!"

cria la Maurésque, se penchant de la galerie du premier avec un joli geste de canaille. Le pauvre homme, atterré, se laissa choir sur un tambour. Sa Mauresque savait même le marseillais!

"Quand je vous disais de vous méfier des Algériennes!" fit sentencieusement le capitaine Barbassou. "C'est comme votre prince monténégrin."

Tartarin releva la tête.

"Vous savez où est le prince?"

"Oh! il n'est pas loin. Il habite pour cinq ans la belle prison de Mustapha. Le drôle s'est laissé prendre la main dans le sac... Du reste, ce n'est pas la première fois qu'on le met à l'ombre. Son Altesse à déjà fait trois ans de maison centrale quelque part... et, tenez! je crois même que c'est à Tarascon."

"A Tarascon!..." s'écria Tartarin, subitement illuminé... "C'est donc ça qu'il ne connaissait qu'un côté de la ville..."

"Hé! sans doute... Tarascon vu de la maison centrale... Ah! mon pauvre monsieur Tartarin, il faut joliment ouvrir l'œil dans ce diable de pays, sans quoi on est exposé à des choses bien désagréables... Ainsi votre histoire avec le muezzin..."

"Quel histoire? quel muezzin?"

"Té! pardi!... le muezzin d'en face qui faisait la cour à Baïa... L'Akbar en rit encore... C'est si drôle ce muezzin qui, du haut de sa tour, tout en chantant ses prières, faisait sous votre nez des déclarations à la petite, et lui donnait des rendez-vous en invoquant le nom d'Allah..."

"Mais c'est donc tous des gredins dans ce pays?..." hurla le malheureux Tarasconnais.

Barbassou eut un geste de philosophe.

"Mon cher, vous savez, les pays neufs... C'est égal! si vous m'en croyez, vous retournerez bien vite à Tarascon."

"Retourner... c'est facile à dire... Et l'argent?... Vous ne savez donc pas comme ils m'ont plumé, là-bas, dans le désert?"

"Qu'à cela ne tienne!" fit le capitaine en riant... "Le *Zouave* part demain, et si vous voulez, je vous rapatrie... ça vous va-t-il, collègue?... Alors, très bien. Vous n'avez plus qu'une chose à faire. Il reste encore quelques fioles de champagne, une moitié de croustade... asseyez-vous là, et sans rancune!..."

Après la minute d'hésitation que lui commandait sa dignité, le Tarasconnais prit bravement son parti. Il s'assit, on trinqua; Baïa redescendue au bruit des verres, chanta la fin de *Marco la Belle*, et la fête se prolongea fort avant dans la nuit.

Vers trois heures du matin, la tête légère et le pied lourd, le bon Tartarin revenait d'accompagner son ami le capitaine, lorsqu'en passant devant la mosquée, le souvenir du muezzin et de ses farces le fit rire, et tout de suite une belle idée de vengeance lui traversa le cerveau. La porte était ouverte. Il entra, suivit de longs couloirs tapissés de nattes, monta, monta encore, et finit par se trouver dans un petit oratoire turc, où une lanterne en fer découpé se balançait au plafond, brochant les murs blancs d'ombres bizarres.

Le muezzin était là, assis sur un divan, avec son gros turban, sa pelisse blanche, sa pipe Mostaganem, et devant un grand verre d'absinthe fraîche, qu'il battait religieusement, en attendant l'heure d'appeler les croyants à la prière... A la vue de Tartarin, il lâcha sa pipe de terreur.

"Pas un mot, curé," fit le Tarasconnais, qui avait son idée... Vite, ton turban, ta pelisse!..."

Le curé turc, tout tremblant, donna son turban, sa pelisse, tout ce qu'on voulut. Tartarin s'en affubla, et passa gravement sur la terrasse du minaret.

La mer luisait au loin. Les toits blancs étincelaient au clair de lune. On entendait dans la brise marine quelques guitares attardées... Le muezzin de Tarascon se recueillit un moment, puis, levant les bras, il commença à psalmodier d'une voix suraiguë:

"*La Allah il Allah...* Mahomet est un vieux farceur... L'Orient, le Coran, les bachagas, les lions, les Mauresques, tout ça ne vaut pas un viédaze!... Il n'y a plus de *Teurs*. Il n'y a que des carotteurs... Vive Tarascon!..."

Et pendant qu'en un jargon bizarre, mêlé d'arabe et de provençal, l'illustre Tartarin jetait aux quatre coins de l'horizon, sur la mer, sur la ville, sur la plaine, sur la montagne, sa joyeuse malédiction tarasconnaise, la voix claire et grave des autres muezzins lui répondait, en s'éloignant de minaret en minaret, et les derniers croyants de la ville haute se frappaient dévotement la poitrine.

VIII

## Tarascon! Tarascon!

Midi. Le *Zouave* chauffe, on va partir. Là haut, sur le balcon du Valentin, MM. les officiers braquent la longue-vue, et viennent, colonel en tête, par rang de grade, regarder l'heureux petit bateau qui va en France. C'est la grande distraction de l'état-major... En bas, la rade étincelle. La culasse des vieux canons turcs enterrées le long du quai flambe au soleil. Les passagers se pressent. Biskris et Mahonnais entassent les bagages dans les barques.

Tartarin de Tarascon, lui, n'a pas de bagages. Le voici qui descend de la rue de la Marine, par le petit marché, plein de bananes et de pastèques, accompagné de son ami Barbassou. Le malheureux Tarasconnais a laissé sur la rive du Maure sa caisse d'armes et ses illusions, et maintenant il s'apprête à voguer vers Tarascon, les mains dans ses poches... A peine vient-il de sauter dans la chaloupe du capitaine, qu'une bête essoufflée dégringole du haut de la place, et se précipite vers lui, en galopant. C'est le chameau, le chameau fidèle, qui, depuis vingt-quatre heures cherche son maître dans Alger.

Tartarin, en le voyant, change de couleur et feint de ne pas le connaître; mais le chameau s'acharne. Il frétille au long du quai. Il appelle son ami, et le regarde avec tendresse: "Emmène-moi," semble dire son œil triste, "emmène-moi dans la barque, loin, bien loin de cette Arabie en carton peint, de cet Orient ridicule, plein de locomotives et de diligences, où — dromadaire déclassé — je ne sais plus que devenir. Tu es le dernier Turc, je suis le dernier chameau... Ne nous quittons plus, ô mon Tartarin..."

"Est-ce que ce chameau est à vous?" demande le capitaine.

"Pas du tout!" répond Tartarin, qui frémit à l'idée d'entrer dans Tarascon avec cette escorte ridicule; et, reniant impudemment le compagnon de ses infortunes, il repousse du pied le sol algérien et donne à la barque l'élan du départ... Le chameau flaire l'eau, allonge le cou, fait craquer ses jointures et, s'élançant derrière la barque à corps perdu, il nage de conserve vers le *Zouave*, avec son dos bombé, qui flotte comme une gourde, et son grand col, dressé sur l'eau en éperon de trirème.

Barque et chameau viennent ensemble se ranger aux flancs du paquebot.

"A la fin, il me fait peine, ce dromadaire!" dit le capitaine Barbassou tout ému, "j'ai envie de le prendre à mon bord... En arrivant à Marseille, j'en ferai hommage au Jardin zoologique."

On hissa sur le pont, à grand ren-

fort de palans et de cordes, le chameau, alourdi par l'eau de mer, et le *Zouave* se mit en route.

Les deux jours que dura la traversée, Tartarin les passa tout seul dans sa cabine, non pas que la mer fût mauvaise, ni que la chechia eût trop à souffrir, mais le diable de chameau, dès que son maître apparaissait sur le pont, avait autour de lui des empresses ridicules... Vous n'avez jamais vu un chameau afficher quelque chose comme cela!...

D'heure en heure, par les hublots de la cabine où il mettait le nez quelquefois, Tartarin vit le bleu du ciel algérien pâlir; puis, enfin, un matin, dans une brume d'argent, il entendit avec bonheur chanter toutes les cloches de Marseille. On était arrivé... le *Zouave* jeta l'ancre.

Notre homme, qui n'avait pas de bagages, descendit sans rien dire, traversa Marseille en hâte, craignant toujours d'être suivi par le chameau, et ne respira que lorsqu'il se vit installé dans un wagon de troisième classe, filant bon train sur Tarascon... Sécurité trompeuse! A peine à deux lieues de Marseille, voilà toutes les têtes aux portières. On crie, on s'étonne. Tartarin à son tour, regarde, et... qu'aperçoit-il? Le chameau, monsieur, l'inévitable chameau, qui détaillait sur les rails, en pleine Crau, derrière le train, et lui tenant pied. Tartarin, consterné, se rencoigna, en fermant les yeux.

Après cette expédition désastreuse, il avait compté rentrer chez lui incognito. Mais la présence de ce quadrupède encombrant rendait la chose impossible. Quelle rentrée il allait faire, bon Dieu! pas le sou, pas de lions, rien... Un chameau!..."

"Tarascon!... Tarascon!..."

Il faut descendre...

O stupeur! à peine la chechia du héros apparut-elle dans l'ouverture de la portière, un grand cri: "Vive Tartarin!" fit trembler les vitres de la gare. — "Vive Tartarin! vive le tueur de lions!" Et des fanfares, des chœurs d'orphéons éclatèrent... Tartarin se sentit mourir; il croyait à une mystification. Mais non! tout Tartarin était là, chapeaux en l'air, et sympathique. Voilà le brave commandant Bravida, l'armurier Costecalde, le président, le pharmacien, et tout le noble corps des chasseurs de casquettes qui se presse autour de son chef, et le porte en triomphe tout le long des escaliers...

Singuliers effets du mirage! la peau du lion aveugle, envoyée à Bravida, était cause de tout ce bruit. Avec cette modeste fourrure, exposée au cercle, les Tarasconnais, et derrière eux tout le Midi, s'étaient monté la tête. Le *Sémaphore* avait parlé. On avait inventé un drame. Ce n'était plus un lion que Tartarin avait tué, c'était dix lions, vingt lions, une marmelade de lions! Aussi Tartarin, débarquant à Marseille, y était déjà illustre sans le savoir, et un télégramme enthousiaste l'avait devancé de deux heures dans sa ville natale.

Mais ce qui mit le comble à la joie populaire, ce fut quand on vit un animal fantastique, couvert de poussière et de sueur, apparaître derrière le héros, et descendre à cloche-pied l'escalier de la gare. Tarascon crut un instant sa Tarasque revenue.

Tartarin rassura ses compatriotes. "C'est mon chameau," dit-il.

Et déjà sous l'influence du soleil tarasconnais, ce beau soleil, qui fait mentir ingénument, il ajouta, en caressant la bosse du dromadaire:

"C'est une noble bête!... Elle m'a vu tuer tous mes lions."

Là-dessus, il prit familièrement le bras du commandant, rouge de bonheur; et, suivi de son chameau, entouré des chasseurs de casquettes, acclamé par tout le peuple, il se dirigea paisiblement vers la maison du baobab, et, tout en marchant, il commença le récit de ses grandes chasses:

"Figurez-vous, disait-il, qu'un certain soir, en plein Sahara..."

FIN